

parties sont comparées à celles de divinités ou de la statuaire. F. Lissarrague étudie quant à lui les représentations de la panoplie militaire, présentée comme une extension et un double du corps du guerrier, dans la céramique attique. E. Rosso analyse une série d'œuvres néo-attiques de l'époque romaine dont la fabrication et la composition reposent sur des modèles tronqués et des cartons qui permettent la reproduction et la reconstitution des corps à l'infini. Si l'épilogue envisage d'autres thématiques de recherche pour aller plus loin, comme par exemple les offrandes anatomiques, on regrettera que d'autres sujets n'aient pas été abordés. Ainsi, les *disability studies* se sont fortement développées ces dernières années et il aurait été intéressant de questionner l'intégration des personnes dont le corps ne présente plus d'intégrité physique au sein du corps social, ou les pratiques médicales liées aux mutilations et amputations. On aurait également souhaité que les illustrations soient plus grandes. Ces remarques n'enlèvent toutefois rien à la grande qualité des contributions. Isabelle ALGRAIN

Cyril COURRIER & Julio Cesar MAGALHÃES DE OLIVEIRA (Eds.), *Ancient History from Below. Subaltern Experiences and Actions in Context*. Londres – New York, Routledge, 2022. 1 vol. relié, xxviii-292 p., 14 fig. Prix : 120 £. ISBN 978-0-367-42441-1.

Dès 1932, L. Febvre souhaitait écrire une « histoire vue d'en bas et non d'en haut ». Cette vision ne se concrétisera finalement que dans les années 1950-1960 grâce aux travaux des historiens britanniques marxistes et au premier compte rendu sur les nouvelles tendances de ce courant, *History from Below*, publié en 1966 par E.P. Thompson. L'objectif était clair : sortir des perspectives macro-historiques des *Annales* au profit d'une vraie attention aux expériences des classes ouvrières et à leur capacité à agir pour remodeler leurs conditions d'existence. Si l'historiographie s'est depuis montrée particulièrement florissante, l'histoire antique fait figure d'exception, malgré l'apport de l'historiographie marxiste et l'introduction des approches anthropologiques et sociologiques. L'ouvrage présenté souhaite offrir un cadre théorique et méthodologique à l'*Ancient History from Below*. Après la préface de B.D. Shaw qui dresse un premier bilan et expose les enjeux de ce courant historiographique, une introduction claire et complète met en exergue l'objectif du livre. Il s'agit de dépasser la vision des « gens d'en bas » en tant que masse homogène reliée à un « en haut » pour se concentrer sur les différentes formes de subordination, l'expérience de ceux qui la vivaient et l'*agency*, *i.e.* leur capacité à « négocier les termes de leur propre subordination » (p. 15). L'organisation du livre est thématique. La première partie propose un cadre théorique à la définition des groupes subalternes et à la manière de les trouver. K. Vlassopoulos inventorie ainsi les difficultés qu'une telle approche implique et quelques pistes de solution. C. Courrier et N. Tran mettent ensuite en exergue le manque de visibilité des groupes subalternes dans les sources antiques à travers l'épigraphie du sud de la Gaule. Certes, ils produisaient eux-mêmes ces inscriptions mais celles-ci présentent un caractère exceptionnel et sont régies par des normes et des conventions, qui complexifient toute compréhension des relations sociales. La seconde partie s'intéresse aux différentes formes de subalternité dans l'économie. C. Taylor montre, à partir du monde grec, que la pauvreté n'est pas seulement une condition économique, mais constitue aussi une construction sociale qui prend la forme de la société

dans laquelle elle se trouve. À travers l'exemple de la servitude pour dette, qui structure les relations sociales et économiques, elle expose l'importance d'envisager la subalternité dans toutes ses composantes (légale, économique et sociale), en plus des possibilités des gens qui la vivaient de la compenser. C. Rosillo-López présente une manière d'étudier ceux qu'elle appelle les « presque invisibles », c'est-à-dire les dépourvus et les sans-abris dans le monde romain. Il s'agit ici de déconstruire les stéréotypes des satires de Martial et de Juvénal. Ses recherches poussent à aborder le marché de la location dans son ensemble, en étudiant aussi ceux qui en avaient été expulsés. K. Bowes démontre l'importance des traités agronomiques pour saisir l'agriculture romaine *from below*. Ils ne peuvent plus être considérés comme des écrits de l'élite pour l'élite. En réalité, l'archéologie montre que les grands et les petits propriétaires partageaient de nombreuses pratiques. L'ouvrage sort ensuite des préoccupations purement matérielles pour se pencher sur le genre et l'ethnicité. G. Zuchtriegel s'intéresse aux colonies grecques de Sicile où, dès le VI<sup>e</sup> siècle, certains groupes, tels que les femmes, les étrangers et les travailleurs subalternes, avaient peu ou pas de visibilité dans la représentation officielle masculine et urbaine de la *polis* et ce, à partir de facteurs reliant le statut social, la culture, l'espace et l'ethnicité. À partir des *graffiti* pompéiens de la région du *lupanar* (VII 12, 18-20), à un jet de pierre du *forum*, R. S. Garraffoni montre une réelle diversité sociale et ethnique dans ce quartier. La sexualité, comprise ici en tant que « dimension interconnectée des systèmes social et culturel » (p. 184), offre une perspective aussi bien sur les membres de l'élite que sur le langage, les expériences et la conception du monde des « gens d'en bas ». La dernière partie s'ancre dans le domaine politique pour étudier l'*agency* des subalternes et leurs actions collectives. F. A. Morales ouvre la voie en insistant sur l'importance jouée par les métèques et les esclaves dans la vie politique athénienne, malgré le processus d'exclusion induit par la structure de la *polis*. A. Gottesman démontre la friolité des sources littéraires grecques à présenter la vie politique athénienne en termes de *stasis*, à travers l'exemple de la révolte de 508/507 avant J.-C. Ses recherches soulignent la nécessité de comprendre dans un premier temps comment les sources ont transmis un événement avant de l'analyser en détail. À partir des exemples de contre-conspirations et de rébellions contenus dans l'œuvre de Tite-Live, F. D. Joly étudie la capacité des esclaves à profiter des structures mises en place par les politiques de répression et les guerres pour améliorer leur condition. Dans le seul chapitre du volume consacré à l'Antiquité tardive, J. C. Magalhães de Oliveira analyse les foules, qui ne peuvent plus se concevoir comme un agrégat éphémère de personnes entièrement contrôlées par des leaders politiques ou religieux, mais comme le résultat d'un partage de valeurs, d'une culture, d'expériences et de liens sociaux entre des individus. Si les éditeurs regrettent dès les remerciements les manquements de l'ouvrage, tels que l'absence de chapitre sur l'histoire religieuse, et insistent dans l'introduction sur leur non-prétention à l'exhaustivité, l'ouvrage reste néanmoins bien fourni et d'une cohérence appréciable. Malgré la diversité des contextes abordés (de la Sicile à la Syrie, de l'époque archaïque à l'Antiquité tardive), tous les auteurs sont confrontés aux mêmes questionnements qui sous-tendent le livre : qui sont ces « gens d'en bas » ? Comment saisir leurs expériences de subordination et leur capacité à les améliorer ? L'ouvrage nous rappelle que notre conception de la subalternité, voire de l'histoire en général, reflète souvent nos préoccupations contemporaines. Dans un contexte d'après-guerre, le souvenir de la lutte contre

le fascisme et le stalinisme étant encore frais, les historiens britanniques marxistes étudiaient les expériences et l'*agency* des classes ouvrières. De la même manière, on ne sera pas étonné de trouver ici des articles sur la sexualité, l'ethnicité ou encore les mouvements de protestation, à une époque où ces enjeux sociétaux noircissent les pages des journaux et des réseaux sociaux. L'épilogue de P. P. A. Funari souligne ce jeu constant entre passé, présent et futur. Au final, le livre *Ancient History from Below* aura dépassé son objectif méthodologique et exploratoire ; il ouvre le champ des possibles de cette perspective historiographique et nous montre que l'approche dichotomique des sociétés antiques doit disparaître au profit d'une organisation plus fine et dynamique.

Damien DELVIGNE

Brigitte LE GUEN (Dir.), Maria Cecilia D'ERCOLE et Julien ZURBACH, *Naissance de la Grèce. De Minos à Solon, 3200 à 510 avant notre ère*. Paris, Belin, 2019. 1 vol. relié, 688 p. (MONDES ANCIENS, 6). Prix : 49 €. ISBN 978-2-7011-6492-2.

Ce manuel, dirigé par Brigitte Le Guen, professeur émérite d'histoire grecque à l'université Paris 8, couvre une période considérable : des « Deux mille cinq cents ans d'histoire » annoncés en titre du prologue, ce sont en réalité pas moins de 2690 ans qui sont traités, une période délimitée par deux personnages, l'un légendaire, Minos, l'autre historique, Solon. La période minoenne est replacée dans le contexte plus large du premier âge du Bronze, d'où la date de 3200 annoncée en titre, tandis que la borne chronologique de 510 av. J.-C. correspond à la fin du régime tyrannique à Athènes, à la veille de l'avènement de la démocratie. D'évidence, ce manuel d'histoire se veut résolument neuf. Associer l'âge du Bronze à l'avènement du régime démocratique constitue une première dans un manuel. Ce pari audacieux permet d'engager des réflexions en termes de continuités et de ruptures sur le long terme, des palais aux cités. Pour répondre à ce défi braudélien, la première partie de l'ouvrage – de l'introduction au chapitre VI (p. 17-271) – a été confiée à Julien Zurbach, mycénologue et spécialiste d'histoire économique et sociale, la seconde – du chapitre VII à l'épilogue (p. 272-636) – à Maria Cecilia D'Ercole, spécialiste de l'histoire des échanges économiques et culturels dans la Méditerranée antique. Ces chapitres sont suivis d'un « Atelier de l'historien » (p. 637-660) et de diverses annexes (glossaire, repères chronologiques), d'une bibliographie générale par chapitre et de deux index. En prologue (p. 5-16), B. Le Guen rappelle que, dans l'Antiquité, la « Grèce » en tant que pays ou État n'existe pas ; en revanche, il existe des « mondes grecs », là où les dialectes grecs sont attestés. Aux côtés de sources textuelles fragmentaires, l'archéologie est « un livre d'images sans légende » ; la nomenclature, et à travers elle l'interprétation donnée par les archéologues, est parfois lourde de sens ; sans compter que les mots de l'historien sont indissociables du contexte social, culturel et historique dans lequel il vit, faits de présupposés et constituant un horizon intellectuel donné. Il faut ainsi abandonner la notion de « miracle grec » : les relations culturelles n'étant plus abordées à sens unique. On sait ainsi désormais que les Grecs ont beaucoup reçu d'autres populations, à l'instar du modèle de la cité-État qui existait déjà dans d'autres lieux et en d'autres temps, avant son adoption en Grèce ancienne. Dans l'introduction (p. 17-27), J. Zurbach aborde les paysages et la géographie du monde égéen. « Autant qu'un monde de la mer », ce